

le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un régime social qui assure à chaque individu la maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an 6 fr. »
Six mois 3 fr. »
Trois mois 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS - 15, Rue d'Orsel, 15 - PARIS

À la Rédaction :

à Emile AUBIN

Adresser tout ce qui concerne

l'Administration :

à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an 8 fr. »
Six mois 4 fr. »
Trois mois 2 fr. »

Tout est perdu, fors l'idée

En écrivant notre article de la semaine dernière, nous ne pensions pas toucher de si près la situation qui allait se créer dans le mouvement de grève des mineurs. Voici comment nous exprimions nos prévisions dubitatives :

« Que va-t-il se produire ? Il n'est pas trop possible de le pronostiquer. Tout dépend de la tournure que prendra la grève, du caractère que donneront les mineurs à leur agitation. S'ils comprennent que le Sénat et la Chambre se sont moqués d'eux ; que leurs légitimes revendications sont foulées aux pieds, ou plutôt refouées au fond des cartons parlementaires, ils se fâcheront ; ils ne resteront pas à patager dans une attitude platonique et légale qui les épuiserait et les terrasserait sans résultat ».

Ce que nous avions prévu est arrivé : on s'est moqué des salariés, on les a trompés, dupés et roulés avec un cynisme pétrifiant. Ils ne se sont pas fâchés ; ils sont restés calmes, disciplinés et soumis. Ils ont été battus.

On a beau chercher à s'expliquer certaines tactiques, à se rendre compte des manœuvres employées dans l'agitation ouvrière, on reste déconcerté, désemparé et complètement déçu devant les événements qui se produisent et se succèdent.

Le Sénat, dans sa séance du vendredi 21 février, provoque, par un vote qui n'est au fond qu'un défi, la cessation du travail de 100.000 houilleurs. C'est la guerre !

La Chambre, par un même vote, sur le même projet de loi, sans modification aucune, huit jours après, fait cesser la grève aux 100.000 tisseurs. C'est la paix !

On avait pris l'engagement solennel de ne pas retourner à la mine tant qu'on ne ferait pas droit à trois réclamations irréductibles : minimum de salaire, assimilation des frères de l'ardoise et du minéral, fixation de la retraite à 50 ans, après 25 ans de labeur, et au taux de 2 francs par jour. On ajoutait aussi, et d'une péremptoire façon, le refus d'un certain article 12, mué en article 11. L'engagement n'a pas été tenu, on a lâché pied, reculé et cédé la place à l'ennemi.

Mais qu'est-ce donc que ce fameux article 11 ? Cet article est le grand commun diviseur, basé sur l'égoïsme qui permettra de maintenir la corporation minière dans un état de dissociation paralysant tout mouvement de masse pour l'avenir. Ceux qui bénéficieront des avantages dudit article auront, sur leurs vieux jours, un peu de pitié pour subsister. Ceux qui en seront privés grignoteront leur croûte sèche. Les premiers se croiront satisfaits ; ils ne regimberont plus de peur de perdre leur os. Les seconds s'épuiseront en efforts stérilisés par le manque de solidarité de leurs frères de labeur. Donc, plus d'entente, plus de cohésion plus de lutttes prochaines. La devise d'Escobar aura encore une fois raison : *Diviser pour régner*.

Qui peut-on rendre responsable de tels événements et d'une aussi déplorable défaite ? Toujours les mêmes, toujours les véritables ennemis des travailleurs, toujours ces criminels récidivistes de semblables forfaits, les politiciens.

Depuis quarante ans que nous assistons aux conflits entre le tra-

vail et le capital, nous avons vu les mêmes scélératesses se produire de la part des dirigeants contre les opprimés. Dès que les exploités essayent de relever la tête, de manifester une revendication, de solliciter une réforme ou d'imposer une réclamation par un geste de révolte, aussitôt les politiciens s'immiscent dans les affaires des exploités par des projets de loi canailles et les dévient du droit chemin qui les mènerait au but réel de leur affranchissement.

Ces députés, ces sénateurs, toute cette fripouillière qui constitue les parlements et tripatoillent les lois, nommés par la bêtise populaire et les privilèges du moment, toute cette sale engence étrange et qu'elle touche ou étouffe toutes les aspirations généreuses d'une classe asservie.

Que faudra-t-il donc faire pour dessiller les yeux de la foule laborieuse et lui ouvrir l'entendement ? Elle ne verra donc jamais les agissements de ses maîtres pour la faire avorter dans ses tentatives de se couvrir le joug oppressif que lui imposent ceux qui l'exploitent ? C'est par milliers que nous comptons les grèves tentées par les travailleurs et vaincues par l'influence délétère de ces souffleurs d'air chaud, comme disent les Américains du Nord.

Les mouvements les mieux lancés ; les levées de colère les plus unanimes sont frappés de paralysie après un court temps d'activité. Et il en sera ainsi tant que les ouvriers auront la naïveté de croire aux promesses mensongères de ces histrions en redingote.

Ce n'est pourtant pas que les anarchistes n'aient continuellement crié : « N'écoutez pas les endormeurs, les néfastes politiciens qui vous flattent pour mieux vous duper. Faites le vide autour de ces bateleurs ; ou si vous vous approchez de leurs tréteaux, que ce soit pour les renverser et les chasser d'autour de vous. Jamais vous n'userez d'assez de dégoût pour repousser cette vermine légiférante. Et vous n'avez pas à faire un choix dans la bande tonitruante : camelote royale, ratapouls badinguistes ou républicains et même socialistes, tous se valent entre eux, mais, pour nous, tous ne valent rien ».

Et maintenant, après cette grève de mineurs si tristement terminée, après cette trahison des représentants socialistes si cyniquement affirmée par leur unanimité dans le vote de l'article 11 et après le refus de faire droit aux légitimes réformes réclamées, nous ne désespérons pas néanmoins de l'avenir, car la bataille momentanément perdue, laisse l'idée debout !..

Pierre MARTIN.

LA FÊTE du "LIBERTAIRE"

Les répétitions du CHEMINEAU se poursuivent. L'interprétation qui a déjà été parfaite une première fois, le sera encore mieux le 15 courant. Ce sera vraiment un spectacle d'art raffiné que nous offrirons aux auditeurs.

Les amateurs de belles lettres, se délasseront en éprouvant les sensations diver-

ses, que leur procureront les belles tirades et le parfait jeu scénique des artistes. Il n'est pas souvent donné de voir jouer une belle œuvre comme celle de M. J. Richepin.

Aussi, nous ne doutons pas que nous aurons nombreuse compagnie à ce spectacle choisi, donné dans un des plus coquettes salles que l'on puisse trouver.

Qu'on se hâte de prendre ses cartes à l'avance, au LIBERTAIRE, si on veut participer à cette intéressante représentation.



DROLES DE MŒURS

Ceci se passe dans la ville de Sueca, province de Valence.

Il est d'usage au doux pays d'Aragon, au moins dans cette contrée, que les nouveaux époux doivent avaler le Bon Dieu sous forme de pastille, et voici la teneur d'une lettre qu'un camarade espagnol reçoit de là-bas : « Camarade, j'ai une grave nouvelle à t'apprendre ; Ignace Calante, qui se mariait le 27 janvier, ne voulant pas avaler l'hostie, le fit disparaître dans sa poche. Etant à déjeuner avec des camarades, il leur expliqua la stratagème à employer pour ne pas l'ingurgiter, mais un mouchoir, témoin de la scène, indigné sans doute à la vue de l'hostie, alla le dénoncer à la police et aux ecclésiastiques. »

Arrêté, il est resté deux jours en cellule sans communication, en attendant qu'il soit statué sur son sort. La population de Sueca est indignée et l'on craint des troubles ; si vous pouvez donner publication de cette lettre, faites-le. Dans ma prochaine lettre, je te ferai savoir les sanctions. »

Sans commentaires, n'est-ce pas ?

PAROLES AUTORISÉES

Lundi dernier, un grand meeting intercorporatif réunissait, au Palais des Fêtes, plusieurs corporations de fonctionnaires de l'Etat : instituteurs, flics, douaniers, postiers, etc.

On aurait pu croire que les gens de la police feraient l'apologie de l'institution qui les fait vivre.

Erreur ! Ces bougres-là, bien qu'exerçant un métier odieux, comprennent fort bien les hideurs du régime. Ils n'en sont que plus coupables de faire leur métier de chiens de garde.

Citons quelques propos échappés à ces défenseurs de l'ordre :

Hanriot, de la P. P., déclara que les « parlementaires d'aujourd'hui ne valent pas mieux que ceux de 1869 », et Rigault, président des flics réformistes, avoua que « la misère est mauvaise conseillère et pousse quelquefois à des actes compréhensibles ».

Cela n'empêchera d'ailleurs pas les flics « réformistes » de passer à tabac ceux que la misère aura poussés à commettre des « actes répréhensibles ».

Quelques flics ont même parlé d'adhérer à la C. G. T. Espérons que celle-ci leur conseillera de se rendre au P.S.U., où ils feront d'excellents hommes de confiance lors des prochaines manifestations socialistes.

ELOQUENCE

D'un avocat plaçant en police correctionnelle : « Son patron examina alors sa comptabilité, mais non plus avec les yeux de la foi qui l'avait rendu aveugle jusqu'à ce jour ! »

(Les Echos Parisiens.)

POLEMIQUE

Est-ce que par hasard le brillant pamphlétaire V. Méric serait aveugle ? Ce serait dommage, en vérité.

A propos d'une polémique parue dans les H. du J. avec un certain Sphinx-Monfle-Maassabau ??? Méric prétend que le mot fragrance (avec deux petits r) ne se trouve point dans le dictionnaire Larousse non plus que dans le Littré.

Prenant mon Larousse des familles, je trouve : « fragrance : de fragrant, du latin fragrans, qui veut dire odorant, parfumé, odeur agréable. »

Ce vocable ne vient point d'un jargon symboliste, ainsi que le prétend Victor.

Mon vieux Méric, prends des lunettes ou achète un autre dico et garde-toi de conclure aussi vite une autre fois.

Les Amis du "Libertaire"

Tous les mardis, à 8 heures du soir, réunion du groupe des amis, salle Chapoteau, 5, rue du Château-d'Eau.

Appel est fait à tous ceux qui s'intéressent au journal.

RENÉ DUPRÉ

Une triste nouvelle nous est parvenue hier matin. M^r René Dupré, membre du Comité de Défense vient de mourir, à l'âge de 31 ans, victime d'un accident en Marne.

C'est une grande perte pour notre Comité, au sein duquel Dupré avait acquis l'estime de tous, par son dévouement à la cause des victimes du pouvoir.

Simple et affable, Dupré se donnait sans compter et il était toujours prêt à marcher lorsqu'il s'agissait de défendre un malheureux.

Il n'affectait pas cet air débraillé que prennent certains avocats qui flattent l'esprit démagogique de certains pour se tailler une bonne réclame et un siège électoral.

Il refusa toujours de se mêler de politique, bornant son ambition à être un bon avocat, se cantonnant dans son rôle de défenseur.

A notre époque d'arrivisme à outrance, un tel homme est assez rare, pour que nous nous inclinons devant sa mémoire.

E. A.

Deux blocs d'appétits en présence

Pauvres socialistes ! Malheureux radicaux ! Voici que peu à peu vos illusions sur une rentrée en masse au Parlement, se dissipent sous les rafales oratoires de Briand et de Barthou.

Vous aviez espéré, ô Jaurès ! que le retour à la loi de 2 ans serait pour vous et les vôtres le tremplin de choix sur lequel vous auriez exécuté les plus hardies cabrioles et qu'ainsi, il vous aurait été d'une facilité extrême de rebondir en bloc... jusqu'au Palais-Bourbon. Hélas ! il vous faudra déchanter maintenant : depuis Saint-Etienne, Briand a coupé tous vos « effets » à venir.

Et Hervé-la-Patate, que doit-il penser devant le lachage de son copain Mascu-

raud ? Voilà bien encore une vilaine histoire. Ce Comité Mascu, véritable citadelle du républicanisme intransigeant et de la libre-pensée irréductible, composé de tout ce que le haut commerce, la grande industrie comptent de filibustiers de marque vient de passer à l'ennemi !

Comment maintenant faire avaler décemment une telle alliance ? Faut-il escompter une bêtise et un aveuglement incommensurables des électeurs socialistes pour leur faire accepter sans protester un pareil bloc ?

Pour nous, nous étions fixés sur le républicanisme des hommes d'affaires composant ce fameux comité et nous n'avions aucunement besoin que Barthou, dans un discours de banquet, vienne nous annoncer que Mascu et ses fidèles séides se retiraient du radicalisme unifié par crainte — pourtant combien chimérique — de voir se réaliser l'impôt sur le revenu.

Comment feront les blocards de tous appétits pour faire croire également à la sincérité de Caillaux qui, actuellement, est un des chefs du parti radical — parce que cela lui est utile — mais qui fut il n'y a pas très longtemps, vice-président de l'Alliance démocratique ? Barthou eut le tort de lui reprocher son évolution, c'est évident, car Caillaux pourra toujours lui demander des précisions au sujet des adaptations de ses amis Briand et Millerand ; mais, malgré cela, les électeurs conscients pourront toujours têter du bloc.

Pourquoi hésiteraient-ils à faire bloc, puisque tous les représentants du peuple et du grand Parti seul qualifié, etc., les engagent vivement à le faire ?

Doumergue n'a plus l'air de se rappeler le programme de Pau ; il a, d'une poignée de mains désormais historique donnée à Magniot, scellé à la face de la Chambre (toujours l'histoire du Pau de Chambre) l'accord tacite pour maintenir la loi de 3 ans avec ses conséquences effroyables d'une mortalité sans précédent !

Barthou reproche aussi à Caillaux d'avoir en 1905, proposé de donner aux associations culturelles le caractère d'établissement d'utilité publique. Il rappelle qu'à cette époque, M. Bienvenu Martin, alors ministre de l'Instruction publique, se plaignait amèrement de ce que Caillaux voulait faire une séparation incomplète et qu'il se résignait difficilement à renoncer au Concordat.

Tout cela n'empêche pas nos libre-penseurs radicaux et nos socialistes anticléricals de réclamer le bloc malgré tout, tant et si bien qu'ils n'ignorent point que les hommes sont peccables, surtout quand ce sont des hommes politiques.

Les électeurs savent aussi — à part quelques milliers d'entre eux, crétins, alcooliques, commerçants, mendigots, etc., etc. — que jamais un député, quel qu'il soit, n'a tenu compte de son programme politique.

Ils savent qu'un programme de candidats, une déclaration de principes du député sortant ne sont pas autres choses que de petites formalités, purement conventionnelles, destinées à donner le change à quelques électeurs naïfs qui s'imaginent encore que « c'est arrivé ».

S'il reste encore quelques travailleurs honnêtes ayant toujours conservé un espoir d'arriver à un résultat par la méthode parlementaire telle qu'elle existe actuellement, ils devraient pourtant bien voir, devant de pareils débordements d'appétits, devant une telle absence de scrupules et un tel dédain pour la matière électorale qu'aucun des hommes qui prétendent réaliser son bonheur ne sont capables de le faire.

Et tous ces parlementaires en sont incapables parce qu'ils ne visent qu'une chose : maintenir le peuple par tous les moyens dans son rôle de salarié pour permettre ainsi à une bourgeoisie parasitaire de vivre à ses dépens. Pour ce faire, les gouvernants et les députés sont prêts à tout. Ils seront, selon l'heure et le moment, ou socialistes ou, voire même révolutionnaires ; ils seront ce que l'on voudra, pourvu que le peuple ait tous jours la stupidité et la faimée à se nourrir pour renoncer à se gouverner lui-même.

Nous avons pourtant sous les yeux un beau spectacle en ce moment : les attaques de Barthou-Briand contre Doumergue-Caillaux, si non une querelle de préséance à seule fin de savoir qui fera les élections, c'est-à-dire : pour quelle bande le gouvernement exercera-t-il une pression envers tel ou tel candidat ?

Mon pauvre camarade socialiste : que peux-tu bien te faire que ce soit l'une ou l'autre de ces bandes qui te gruge, puisque tu dois savoir qu'en fin de compte, ils se mettront toujours d'accord sur ton dos.

Le seul vrai bloc, vois-tu, c'est celui que tous ces pantins-là forment contre les travailleurs.

PAUL PROLO.

L'IMPÔT SUR LE REVENU

expliqué aux bons bougres pour qu'ils continuent à s'en foutre

Dans l'avant-dernier numéro de la *Guerra Sociale*, et par un article sans signature, de deux longues colonnes, intitulé : « L'impôt sur le revenu expliqué aux bons bougres », un mauvais bougre fait l'apologie du projet Caillaux (*de sang*, comme on le qualifiait jadis dans la même feuille).

On essaie de nier ce fait évident, que dans la société capitaliste, la charge de l'impôt retombe fatalement sur le prolétaire.

Ceux qui proclament cette vérité aveuglante sont des benêts, d'après le mauvais bougre, qui s'écrie : « Comment faire retomber sur autrui l'impôt sur les rentes qu'on touche, ou l'impôt sur le traitement de 10.000, 20.000, 30.000 ou 50.000 francs que l'on palpe ? »

Comment ? Ça n'est pas difficile. Beaucoup de ces rentiers sont commerçants ou industriels. Presque tous ont des titres des grandes exploitations qui produisent quelque chose, et ils se plaindront de la diminution de leur revenu, exigeront une réparation. Dès lors, les marchandises de toutes sortes, et tout d'abord les plus indispensables, le pain, la viande, les légumes, les vêtements, tout comme l'habitation, subiront un renchérissement qui rendra la vie impossible à ceux qui n'ont pour fortune que leur travail.

Les salaires seraient-ils triplés, si les

éducation basée sur la morale	2 25	2 50
naissance	2 50	2 50
Laïque contre l'Enfant (S. Mac		
nement pour l'école) (R. Hé-	2 25	2 15
de E. Pataud et E. Pouget)		
Class Ouvrière (L. et M. Bon-	4 25	4 25
grime de tous les cultes) (Dupuis)	2 25	2 35
Sœur du Currier (Vigné d'Oc-	2 50	3 25
) (L. et M. Bon)	2 25	2 35
toire prochaine (A. Quantin)	2 75	2 35
plein vol (A. Quantin)	2 75	2 35

BIBLIOTHEQUE NEO-MALTHUSIENNE		
ments de science sociale (La		
autorité, la Prostitution, le Cé-		
lité, 1 vol. in-8, 500 pages)	3 25	3 50
quettes, feuille de 25 étiquettes		
grenées, les 4 feuilles	0 50	0 20
riers	0 25	0 30
grève des ventres (Robin)	0 15	0 20
éviter les grandes fami-		
les peu d'enfants (Chapelier)	0 45	0 35
ération consensuelle (Frank Sutor)	0 10	0 15
servation sexuelle (Lip Fay)	0 75	0 85
viatoire de la femme enceinte (Lip	0 75	0 85
) éviter la grossesse par G.		
Hardy	1 25	1 40
Pavétre par G. Hardy	2 50	2 75
Droit à l'avortement (Dr Derr-		
stitution Sexuelle (Biosède)	2 75	3 25
d'enfants, Pourquoi, comment?	3 25	3 40
Droit à l'avortement (M. Pelle-		
d'enfants, Pourquoi, comment?	0 50	0 25
loi de Malthus (G. Hardy)	0 75	0 80
avortement (Dr Lafauvel)	4 25	4 25
Problème Sexuel (V. Méric)	0 45	0 20
Néo-Malthusianisme (M. Pel-	0 20	0 35
) ?	0 20	0 25
éducation Sexuelle (Jean Mure-		
sités et ses disciples	2 50	2 75
Grande Utoutie (E. Lempereur)	0 75	0 85
la reproduction (E. Lercolais)	0 25	0 30
Malthus et le Malthusisme		
(G. Cauvin)	0 20	0 40
ai sur la Vasectomie	0 15	0 20
Mariage, l'Amour Libre et la		
libre Maternité (Jean Murelan)	0 10	0 10

La cause de ces nombreux décès est due aux mauvaises installations, manquant d'aération, ainsi qu'aux travaux malpropres et malsains d'effluents, consistant à remettre en route toutes sortes de chiffons d'acier fétide et de provenance suspecte, ainsi que ceux de carottage de laine, de laine et de tissu, ou ceux qui y travaillent, à des degrés différents, sont obligés de respirer une atmosphère chargée de graisses, matières textiles et abondamment saturée d'acide carbonique.

L'enfance qui y travaille est chétive, pauvre, manque de développement, porte le plat, regard flétri, teint anémique par manque d'oxygénation.

Les adultes sont vieillissants avant l'âge, la dégénérescence a porté chez eux le fœtus de la vieillesse, qui ne peut supporter leur propre poids, tombent lamentablement. Ceux qui ont dépassé l'âge de la décrépitude se font rares, et s'ils veulent être occupés, sont obligés de travailler toute la nuit, en remplacement de ceux qui meurent pendant le jour.

La nouveauté des sexes dans une même usine engendre également un langage obscène et des mœurs vicieuses, dont l'enfance est la première victime.

Il est vrai que ceux qui les emploient pour les travaux de la laine, de la soie, de la laine, ne font rien, n'ont pas besoin qu'ils possèdent des prix de valeur.

Seigneurs féodaux du chiffon, du coton et de la laine, princes du textile, vous êtes et vos joies sont faites de souffrances humaines et vos puissances fortunées, c'est aux cadavres, que le ciel ne peut pas contenir, qu'elles devraient rendre des comptes !

L'origine d'une des principales causes des désastres de la guerre de 1870-1871, en ce moment, pendant que les flammes du patriotisme s'envoient dans l'armée et dans les corps français pour pouvoir arrêter la marche envahissante de l'armée allemande, encombrant de foyers de la mort, on élève tout de suite les souffrances humaines et vos puissances fortunées, c'est aux cadavres, que le ciel ne peut pas contenir, qu'elles devraient rendre des comptes !

Volonté comment le capitalisme, comprend le patriotisme ?

Augier.

PROPOS D'UN... QUI N'EST PAS PARISIEN

Clément Vautel nous dit que le dégoût moral ne coupe pas l'appétit.

Heureusement, s'il en était autrement, plus d'une fois, après avoir lu certains de ses articles, j'aurais été privé du plaisir de me mettre à table.

Ce sont les crachats que ses contemporains font pleuvoir autour de lui qui lui coupent l'appétit. Aussi ne se gêne-t-il guère pour qualifier ceux-ci de cochons, chose en laquelle il a parfaitement raison. Seulement, je crois qu'il exagère fort en écrivant : « Prenez l'autobus ou le Métro ; montez dans un train ; entrez dans un café... Vous verrez autour de vous quantité d'individus qui crachent par terre, après s'être bruyamment frotté la gorge. »

Non seulement il exagère, mais encore puis-je affirmer qu'il ment grossièrement et qu'il le sait fort bien. Or, sachant cela, je me demande quelle est l'opinion que dans son for intérieur il peut avoir de sa personne... Pas très flatteuse. Mais, comme excuse, il doit probablement se dire qu'il n'est pas un seul journaliste qui, pour les exigences de sa profession, ne mente autant que lui.

Car enfin, pour ne citer que le Métro, qui prends plusieurs fois par jour, jamais, contrairement à ce qu'il dit, n'y voit quantité d'individus cracher et rechercher. J'ajouterai même que, depuis environ quatre ans que pour la première fois je pris le Métro, jamais je ne vis personne s'y comporter salement de la sorte. Faut-il croire que c'est parce qu'il prend les voitures de première classe, tandis que je ne prends que celles à trois sous, qu'il trouve là des individus d'un sang-gêne encore plus grand que parmi ceux du peuple — très rare d'ailleurs — dont les manières sont tout à fait répugnantes ? Je ne le crois pas.

La vérité est que pour moi faire valoir ses *Propos d'un Parisien*, ce monsieur éprouve le besoin d'exagérer à plaisir et à seule fin de montrer combien grand est son indignation contre ceux qui, selon son expression, se battent l'œil de dégoûter leurs voisins.

De reste, la plupart des journalistes ne procèdent pas autrement. Ils exagèrent à dessein pour mieux se mettre à la portée de l'imbécille lecteur, celui qui ne pense que d'après l'article qui dans son journal l'intéresse le plus par la grossièreté même de l'exagération.

D'autre part, il est à remarquer qu'il exagère aussi à plaisir en employant quantité d'expressions très communes et parfois même des plus triviales.

Rien qu'à énumérer ce que dans le courant d'une année il écrit de mots du genre un peu Gargouille, plusieurs pages n'y suffiraient point. Et c'est là une chose qui, je le répète, est encore voulue. Il la veut ainsi de mieux plaire à beaucoup de lecteurs parisiens et leur laisser croire qu'il est bien réellement leur concitoyen et non le Belge que l'on voudrait qu'il soit. Puis il veut montrer qu'il a surplu le droit tout naturel, sans la moindre recherche, selon comme les mots les plus imaginés, les plus pittoresques se présentent spontanément sous sa plume. Or combien d'affection dans ce pittoresque !

Toutefois, lorsqu'il écrit en langue française et qu'il cesse d'imiter le jargon du peuple, je me hâte de reconnaître qu'il écrit très simplement, d'une façon très claire et très honnête. J'ajouterai même que, au point de vue de la pensée, il énonce, de temps en temps et comme par intermittence, des aperçus assez justes. Mais il ne faut lui en savoir aucun gré, car, lorsqu'il se montre vraiment intelligent et qu'il voit juste, ce n'est que parce que certains faits divers l'entraînent à se livrer à des commentaires qui, forcément, doivent répondre et se conformer au bon sens d'un certain nombre de lecteurs du *Matin*. Et c'est parce qu'il en faut pour tous les goûts, même pour les lecteurs qui peuvent s'aviser d'avoir quelque bon sens et aimer certaines idées justes, que cet homme s'avise aussi d'écrire parfois d'assez bonnes choses. C'est dire que, de même qu'il a pu près tous ses confrères, il est plutôt in-

teligent par entraînement qu'il ne l'est tout naturellement.

Quant à la sincérité de ses meilleurs articles, elle ne saurait aucunement exister, étant donné que la sincérité de tout journaliste n'est qu'une question de métier et se trouve d'abord subordonnée à des principes tout de scepticisme. Chez eux, jamais la moindre aspiration vers un idéal de sincérité dans les rapports sociaux. Or, ainsi que, depuis des années, je l'ai dit ou écrit je ne sais combien de fois, c'est cet idéal de sincérité ou de véritable esprit d'équité dans les rapports sociaux qui résume tout l'anarchisme. Il n'en est pas de plus beau et il ne saurait en exister aucun dans les rapports entre humains, toute la plus belle morale croit et rien ne peut réellement transformer et rendre heureux le vieux monde terrestre.

Non, ce n'est pas précisément cet idéal vers lequel se tournent messieurs les journalistes. Chez eux, toujours mille et mille habiletés pour, au contraire, tromper du mieux possible ceux qui les lisent. Et celui qui trompe le mieux ses lecteurs commet supérieurement son métier. Tel est, plus ou moins bien dissimulé, l'état d'âme de ces gens-là.

Jean d'ARTAX.

(A suivre.)

La situation en Argentine

Parmi les ouvriers victimes de l'inégalité sociale, beaucoup croient encore à un meilleur sort dans les pays lointains. L'Amérique du Sud, en particulier, a un attrait pour les ouvriers espagnols et italiens ; après la boucherie des Balkans, les émigrés turcs sont venus par milliers joindre leurs bras aux trop nombreux chômeurs déjà dans le pays.

Pendant que le gouvernement argentin tape de la grosse caisse en faisant miroiter la fortune à gagner, c'est la misère la plus noire qui existe. Les salaires sont plus bas que dans tous les pays d'Europe, toute proportion gardée de l'échange monétaire et de la coût de la vie. Ce qui fait que les pauvres émigrés doivent tout juste travailler pour les valets et les impôts.

Les conditions d'hygiène sont déplorablement, dans les maisons que les ouvriers peuvent habiter, en payant des prix fous.

A 40 kilomètres de la Ville-Lumière, Buenos-Ayres, les routes sont impraticables et les maisons en planches, comme un vaste champ de foire, où la vermine et les immondices pourrissent sous les rayons solaires. Avec toutes ces conditions misérables, on ne trouve pas toujours à se faire exploiter. C'est ainsi qu'à Buenos-Ayres on compte 100.000 chômeurs en moyenne. Cela n'est pas fait pour élever les salaires, bien entendu. Se révolter ? Certes, ce serait la seule issue de la situation prolétarienne argentine. Le mouvement ouvrier n'est pas aussi étendu qu'on le croirait de la part des éléments les plus actifs, la réaction triomphe.

La loi de résidence est toujours en vigueur contre les étrangers, assésit qu'on connaît leur activité. Pour les camarades argentins, ne pouvant les expulser, la police, souvent, emploie les moyens les plus arbitraires, dépassant tout imagination : séquestration des personnes, laissant même ignorer l'arrestation à la famille et aux recherches des avocats. En France, en Italie et dans d'autres pays d'Europe, les lois exceptionnelles trouvaient leur application dans la loi de la famille et dans la loi de la patrie.

En France, en Italie et dans d'autres pays d'Europe, les lois exceptionnelles trouvaient leur application dans la loi de la famille et dans la loi de la patrie. L'opinion publique, dans ces pays, est toujours en faveur de la patrie, mais elle est dans notre sang et dans notre chair, c'est l'amour du coin où l'on a grandi, des habitudes que l'on a prises, des idées que l'on a reçues, de la mentalité enfin que nos pères nous ont transmise, qu'ils avaient reçue de leurs parents, et ainsi de suite jusqu'aux Gaulois. Je dirais bien jusqu'aux chimpanzés, mais alors je ne rendrais plus, oh mais plus du tout, l'état d'âme de l'Université, maîtresse intellectuelle de la grande bourgeoisie contemporaine.

Le talent, non patronique des primitifs, qui méritaient leur clan sous la protection d'un animal, d'une plante ou même d'un objet quelconque, est en grande vénération ; les sociologues ont au moins autant de respect pour lui que les primitifs eux-mêmes ; le talent explique tout. « Qui n'a pas son talent ! », blâment les étudiants.

Ils blâment, mais ils sont acquis quand même, bien déterminés qu'ils sont de marcher avec leur caste et d'endiguer la démocratie.

En face le parti de la rue de Valois ; le vieux radicalisme Combes, Clément, Caillaux, Pelletan. *Le Cri de Paris* l'a caricaturé en tribunal révolutionnaire où Pelletan sans-culotte, dépenaillé, protégé de sa pique la Constitution : « L'assiette au beurre ou la mort. »

* C'est une calomnie odieuse ; faut-il être de mauvaise foi pour faire voir un esprit avancé dans Pelletan ; la timidité faite homme.

Quant à l'assiette au beurre, c'est exact, les radicaux n'ont jamais eu d'autre programme ; une fois au pouvoir, ils se sont transformés en bourgeois.

En face le parti de la rue de Valois ; le vieux radicalisme Combes, Clément, Caillaux, Pelletan. *Le Cri de Paris* l'a caricaturé en tribunal révolutionnaire où Pelletan sans-culotte, dépenaillé, protégé de sa pique la Constitution : « L'assiette au beurre ou la mort. »

* C'est une calomnie odieuse ; faut-il être de mauvaise foi pour faire voir un esprit avancé dans Pelletan ; la timidité faite homme.

Quant à l'assiette au beurre, c'est exact, les radicaux n'ont jamais eu d'autre programme ; une fois au pouvoir, ils se sont transformés en bourgeois.

En face le parti de la rue de Valois ; le vieux radicalisme Combes, Clément, Caillaux, Pelletan. *Le Cri de Paris* l'a caricaturé en tribunal révolutionnaire où Pelletan sans-culotte, dépenaillé, protégé de sa pique la Constitution : « L'assiette au beurre ou la mort. »

* C'est une calomnie odieuse ; faut-il être de mauvaise foi pour faire voir un esprit avancé dans Pelletan ; la timidité faite homme.

Quant à l'assiette au beurre, c'est exact, les radicaux n'ont jamais eu d'autre programme ; une fois au pouvoir, ils se sont transformés en bourgeois.

En face le parti de la rue de Valois ; le vieux radicalisme Combes, Clément, Caillaux, Pelletan. *Le Cri de Paris* l'a caricaturé en tribunal révolutionnaire où Pelletan sans-culotte, dépenaillé, protégé de sa pique la Constitution : « L'assiette au beurre ou la mort. »

* C'est une calomnie odieuse ; faut-il être de mauvaise foi pour faire voir un esprit avancé dans Pelletan ; la timidité faite homme.

Quant à l'assiette au beurre, c'est exact, les radicaux n'ont jamais eu d'autre programme ; une fois au pouvoir, ils se sont transformés en bourgeois.

En face le parti de la rue de Valois ; le vieux radicalisme Combes, Clément, Caillaux, Pelletan. *Le Cri de Paris* l'a caricaturé en tribunal révolutionnaire où Pelletan sans-culotte, dépenaillé, protégé de sa pique la Constitution : « L'assiette au beurre ou la mort. »

* C'est une calomnie odieuse ; faut-il être de mauvaise foi pour faire voir un esprit avancé dans Pelletan ; la timidité faite homme.

Les Deux Bourgeoisies

Briand s'est dressé contre Caillaux mardi à la Chambre ; deux partis en présence : la rue d'Enghien et la rue de Valois qui représentent chacun une fraction de la bourgeoisie, grande bourgeoisie avec Briand, petite bourgeoisie avec Caillaux.

Derrière Briand se groupe toute la réaction chaque jour plus forte. Briand a contre lui son passé de grève-généraliste, mais ce passé déjà lointain, la réaction le lui a pardonné ; elle comprend que là est le seul homme capable de lui rendre sa puissance.

Jusqu'à ces dernières années, la réaction, surtout la réaction cléricale, n'était qu'une minorité très petite. L'Université avait marché presque toute entière dans le dreyfusisme ; seules restaient dans le camp nationaliste la Faculté de droit, conservatrice par tradition, et la médecine, dont les grands chefs affichent des opinions rétrogrades pour plaire à leur riche clientèle des Champs-Élysées.

Mais les sciences, les lettres allaient à la démocratie, elles étaient même en coquetterie avec le socialisme, et à l'Ecole normale supérieure, les élèves encore incertains dans le choix de la voie à suivre en voyaient trois s'ouvrir devant eux :

Aller au professorat ;
Aller à la littérature ;
Aller... à Jaurès (1).

Aller à Jaurès, c'était en effet une carrière ; on entra au Parti socialiste, on écrivait à l'*Humanité* et, au bout d'un temps, on avait chance d'être député, tout au moins conseiller municipal. Le normalien Albert Thomas a choisi cette carrière jaurésiste et il ne s'en est pas mal trouvé puisque le voilà député, en passe de devenir ministre.

J'ai souvent, au temps de la tendance insurrectionnelle, entendu Hervé vanter l'esprit démocratique et l'indépendance intellectuelle de l'Université.

Moi qui connaissais les universitaires, qui avais pu les voir à maintes reprises prêts à toutes les bassesses pour une décoration ou pour une place de quelques milliers de francs, je savais à quoi m'en tenir et je le disais au général ; mais, bien entendu, il ne m'en croyait pas.

L'Université, aujourd'hui, marche au spiritualisme et à la réaction. M. Bergson la ramène au spiritualisme ; il est, j'ai dit, mais cela n'a pas d'importance, ce qui importe en l'occurrence c'est la bonne volonté.

La sociologie jusqu'ici avait montré l'évolution graduelle de l'humanité, de la sauvagerie à la barbarie et de la barbarie à la civilisation. On y voyait le développement très lent à travers les époques de l'idéologie humaine, la morale, l'idée de patrie, les conceptions religieuses, se retrouvant à l'état plus simple chez les peuples moins avancés.

L'Université, maintenant, est en train de faire de la sociologie une sorte de *magister dixit* aristocratique qui ferme les esprits et coupe court à toutes les réflexions. Les plus enfantines conceptions des primitifs deviennent infiniment respectables, comme des ancêtres toujours vivants des *préjugés nécessaires*. Discuter la patrie, quelle aberration ! La patrie, mais elle est dans notre sang et dans notre chair, c'est l'amour du coin où l'on a grandi, des habitudes que l'on a prises, des idées que l'on a reçues, de la mentalité enfin que nos pères nous ont transmise, qu'ils avaient reçue de leurs parents, et ainsi de suite jusqu'aux Gaulois. Je dirais bien jusqu'aux chimpanzés, mais alors je ne rendrais plus, oh mais plus du tout, l'état d'âme de l'Université, maîtresse intellectuelle de la grande bourgeoisie contemporaine.

Le talent, non patronique des primitifs, qui méritaient leur clan sous la protection d'un animal, d'une plante ou même d'un objet quelconque, est en grande vénération ; les sociologues ont au moins autant de respect pour lui que les primitifs eux-mêmes ; le talent explique tout. « Qui n'a pas son talent ! », blâment les étudiants.

Ils blâment, mais ils sont acquis quand même, bien déterminés qu'ils sont de marcher avec leur caste et d'endiguer la démocratie.

En face le parti de la rue de Valois ; le vieux radicalisme Combes, Clément, Caillaux, Pelletan. *Le Cri de Paris* l'a caricaturé en tribunal révolutionnaire où Pelletan sans-culotte, dépenaillé, protégé de sa pique la Constitution : « L'assiette au beurre ou la mort. »

* C'est une calomnie odieuse ; faut-il être de mauvaise foi pour faire voir un esprit avancé dans Pelletan ; la timidité faite homme.

Quant à l'assiette au beurre, c'est exact, les radicaux n'ont jamais eu d'autre programme ; une fois au pouvoir, ils se sont transformés en bourgeois.

En face le parti de la rue de Valois ; le vieux radicalisme Combes, Clément, Caillaux, Pelletan. *Le Cri de Paris* l'a caricaturé en tribunal révolutionnaire où Pelletan sans-culotte, dépenaillé, protégé de sa pique la Constitution : « L'assiette au beurre ou la mort. »

* C'est une calomnie odieuse ; faut-il être de mauvaise foi pour faire voir un esprit avancé dans Pelletan ; la timidité faite homme.

Quant à l'assiette au beurre, c'est exact, les radicaux n'ont jamais eu d'autre programme ; une fois au pouvoir, ils se sont transformés en bourgeois.

En face le parti de la rue de Valois ; le vieux radicalisme Combes, Clément, Caillaux, Pelletan. *Le Cri de Paris* l'a caricaturé en tribunal révolutionnaire où Pelletan sans-culotte, dépenaillé, protégé de sa pique la Constitution : « L'assiette au beurre ou la mort. »

* C'est une calomnie odieuse ; faut-il être de mauvaise foi pour faire voir un esprit avancé dans Pelletan ; la timidité faite homme.

Quant à l'assiette au beurre, c'est exact, les radicaux n'ont jamais eu d'autre programme ; une fois au pouvoir, ils se sont transformés en bourgeois.

En face le parti de la rue de Valois ; le vieux radicalisme Combes, Clément, Caillaux, Pelletan. *Le Cri de Paris* l'a caricaturé en tribunal révolutionnaire où Pelletan sans-culotte, dépenaillé, protégé de sa pique la Constitution : « L'assiette au beurre ou la mort. »

* C'est une calomnie odieuse ; faut-il être de mauvaise foi pour faire voir un esprit avancé dans Pelletan ; la timidité faite homme.

Quant à l'assiette au beurre, c'est exact, les radicaux n'ont jamais eu d'autre programme ; une fois au pouvoir, ils se sont transformés en bourgeois.

En face le parti de la rue de Valois ; le vieux radicalisme Combes, Clément, Caillaux, Pelletan. *Le Cri de Paris* l'a caricaturé en tribunal révolutionnaire où Pelletan sans-culotte, dépenaillé, protégé de sa pique la Constitution : « L'assiette au beurre ou la mort. »

* C'est une calomnie odieuse ; faut-il être de mauvaise foi pour faire voir un esprit avancé dans Pelletan ; la timidité faite homme.

Quant à l'assiette au beurre, c'est exact, les radicaux n'ont jamais eu d'autre programme ; une fois au pouvoir, ils se sont transformés en bourgeois.

En face le parti de la rue de Valois ; le vieux radicalisme Combes, Clément, Caillaux, Pelletan. *Le Cri de Paris* l'a caricaturé en tribunal révolutionnaire où Pelletan sans-culotte, dépenaillé, protégé de sa pique la Constitution : « L'assiette au beurre ou la mort. »

* C'est une calomnie odieuse ; faut-il être de mauvaise foi pour faire voir un esprit avancé dans Pelletan ; la timidité faite homme.

Quant à l'assiette au beurre, c'est exact, les radicaux n'ont jamais eu d'autre programme ; une fois au pouvoir, ils se sont transformés en bourgeois.

voir, ils sont convaincus que le pays n'a plus rien à désirer.

Derrière les radicaux marche la petite bourgeoisie anti-cléricale ; petits fonctionnaires, petits et moyens employés, quelques petits commerçants (la majorité est plutôt conservatrice) et la grande masse des paysans.

Toute cette démocratie est de fait l'adversaire de la grande bourgeoisie réactionnaire. La réaction, c'est le grand propriétaire, le grand patron, le grand chef arrivé d'emblée par le seul jeu des relations de famille à une place où le petit fonctionnaire sait qu'il n'arrivera jamais. La démocratie attend tout de la république radicale ; elle ne lui donnera pas grand chose, quelque infime dégrèvement fiscal peut-être ; pour se maintenir la république radicale doit se borner à n'être à la grande bourgeoisie qu'une adversaire fictive.

Et le prolétariat, le fameux quatrième état, que fait-il, dans tout cela ? Pas grand chose. On fait semblant de s'intéresser à son sort et on se sert de lui. Briand, aujourd'hui l'espérance de la grande bourgeoisie réactionnaire, a commencé par s'en servir. On lui parle de collectivisme, de marxisme, on lui prédit la mort du petit commerce, de la petite industrie et de la petite propriété ; il se gargarise de tout cela et vote. Cela fait soixante-quatre, soixante-douze unifiés à la Chambre, je ne sais plus au juste le nombre, à chaque instant, il y en a un qui fêfle le camp.

Ces députés ne peuvent pas grand chose, n'étant pas majorité et ils s'en consolent aisément, songeant qu'en somme la place n'est pas mauvaise. Les premiers plans ont l'espérance de devenir ministres, espoir qui se réalisera très probablement.

Le salut, il ne peut être que d'une révolution, mais le prolétariat n'est pas prêt de la faire.

Dr. Madeleine PELLETIER.

Ligue des Droits de l'Homme

A la mémoire de Francis de Pressensé

La Ligue des Droits de l'Homme organise pour le jeudi 12 mars, à vingt heures trente, un grand meeting à la mémoire de Francis de Pressensé.

Cette manifestation aura lieu à la grande salle du Palais des Fêtes de Paris, 190, rue Saint-Martin.

Les citoyens Ferdinand Buisson, Victor Basch, Bouglé, Sicard de Planholles, Sembat, Roubanovitch, Varadine, Maria Verone y prendront la parole.

Chinoiserie ou incurie administrative

Tout pupille des enfants assistés, à l'âge de sa majorité est en droit de rentrer en possession de ses économies.

Mais il arrive parfois, soit chinoiserie ou incurie administrative, qu'un mineur plus ou moins riche se voit, au lieu de rentrer en possession de ses économies, se voir privé de ce qui lui appartient, juste dans un des moments les plus critiques.

Notre camarade Benoît-Gonin, ayant atteint sa majorité depuis le 20 janvier, dans l'incapacité de travailler parce qu'il atteignait d'une maladie de poitrine, fit une demande pour rentrer en possession de quelques économies qui lui reviennent des années antérieures. On a bien voulu lui envoyer un relevé du règlement de compte afin qu'il se signale, c'est-à-dire qu'il reconnaisse l'exactitude de la somme qui lui est due. Et depuis le 15 février, il n'a encore reçu aucune réponse.

Pourrait-il en connaître la cause ?

L. — L'impôt unique et progressif sur le Capital par Le Termite. (Une brochure de 38 pages, 0 fr. 15).

Un communiqué de l'auteur nous explique que :

« Le principe de l'impôt unique et progressif sur le capital constitue une arme dont chacun peut se servir sans risquer d'atteindre son compagnon de lutte. De plus, c'est une question d'intérêt général, et ayant jamais été traitée, il est à regretter que cette brochure ne soit pas répandue à l'éducation et à l'émancipation du prolétariat. »

Le Termite émet des précisions intéressantes sur ce qu'a été l'impôt, ce qu'il est actuellement et sur ce qu'il doit devenir. Cette brochure intéressera surtout ceux qui ont encore un ferme espoir dans les résultats immédiats d'une telle réforme, qui ne peut s'obtenir que par le bulletin de vote et le mandat impératif, parallèlement.

Quant à nous autres, anarchistes de toutes nuances, il nous semble bien qu'importer le socialisme, c'est encore vouloir le conserver et nous désirons surtout sa disparition.

C'est peut-être bien aussi la pensée de Le Termite, mais il voit la voie d'y parvenir, attendant mieux.

II. — Du mot auteur : *La Marseillaise Egalitaire*, chant 0 fr. 05 l'exemplaire.

L'autorité. — Les Bons Riches.

Parlant de notre entretien paru dans le *Libertaire* (3 janvier) au sujet des conceptions spiritualistes-socialistes propagées par le journal *Le Fraternité*, un de ses rédacteurs, Emile Christophe, relevait particulièrement deux phrases enclavées ainsi :

« Mais ils conservent l'autorité malaisante... »

« Mais ils conservent l'autorité malaisante... »

« Mais ils conservent l'autorité malaisante... »

lèrent sur le plateau priva la moitié des auditeurs d'un beau regard artistique. Les plus tenaces, ceux qui ne veulent pas perdre une bouche, durant regagner leurs pénates par le train 11, métro et tramways ayant depuis longtemps renoncé.

Pour les camarades venus de Montrouge, de Levallois et d'ailleurs, ce ne fut pas drôle.

Mais tant pis, les refrains entraînants entendus dans la soirée et fredonnés en chœur, firent trouver la route moins longue, et chacun se promit de revenir la prochaine fois.

LA COMMEMORATION DU 18 MARS

Tous les groupes et syndicats révolutionnaires qui veulent participer à l'organisation d'un meeting pour appeler le souvenir de l'insurrection du 18 mars 1871, sont priés d'envoyer un ou plusieurs délégués, mardi 9 courant, à 9 heures du soir, salle Chapot, 5, rue du Château-d'Eau, près de la Bourse du Travail.

Groupe « La Volonté ouvrière », groupe anarchiste communiste russe de Paris.

APPEL

Les camarades que l'achat des denrées en commun intéresserait sont avisés qu'un groupe, à cet effet est en formation.

Pour tous renseignements, s'adresser au Payer populaire de Belleville, 16, rue Sorbier — La, rue Champmain.

Tous les samedis, à 8 heures et demie du soir.

Le secrétaire-adjoint : Gravier.

Un film sur la Commune

édité par le « CINÉMA DU PEUPLE »

Nous sommes heureux d'annoncer aux militants que le « Cinéma du Peuple » édite en ce moment un film tiré des épisodes les plus marquants de la Commune.

Dans quelques jours, tout sera fini, et bientôt le public parisien pourra se rendre compte du travail documentaire et social que peut faire le « Cinéma du Peuple ».

Nous avons retenu pour la circonstance, la grande salle (2.500 places) du Palais des Fêtes, rue Saint-Martin, pour le 28 mars.

En même temps que la Commune, nous donnerons pour la première fois *Le vieux docteur*, drame social d'une grande intensité.

Dans cette soirée, nous n'oublierons pas le rire. Nos excellents camarades du groupe théâtral du vingtième jouent la pièce décapante de Courteline, *Un client sérieux*.

D'autres artistes nous prêteront également leur concours. Nous pensons que tous les camarades voudront assister à cette fête qui marquera dans les annales cinématographiques par des films inédits, tels que la Commune et le Vieux Docteur.

N.B. — A toutes les places, le prix unique sera de 0 fr. 50.

Bibliographie

Le Mirage patriotique (édition de la Jeunesse Syndicaliste, Châteauroux).

Notre collection de volumes et de brochures antipatriotiques, antipatriotiques, vient de s'augmenter d'un nouvel écrit. Pierre Chardon, dans une forte brochure, d'une trentaine de pages, s'attaque à nous démontrer, suivant les conceptions propres aux différentes formes de patriotisme, l'absurdité de l'idée de patrie.

Tout d'abord, dans un style clair et précis, il prend les différentes définitions de la patrie, étymologique, la patrie terre des ancêtres, la patrie terre où l'on est né, la patrie division géographique et sociale politique, et, avec force arguments, nous montre que toutes ces données sont vaines, constituent une illusion dangereuse, un véritable mirage (selon sa propre expression) et ne servent qu'à consacrer l'idée de soumission, les principes d'autorité.

Tous les copains voudront posséder cette brochure intéressante, qui ne coûte rien de ce qu'il a été jusqu'à ce jour. En vente au *Libertaire*, au prix de 15 centimes.

Voici deux nouvelles publications éditées par la Jeunesse Syndicaliste de Châteauroux (Indre). S'adresser à Pierre Chardon, 6, rue Babélais à Châteauroux.

I. — L'impôt unique et progressif sur le Capital par Le Termite. (Une brochure de 38 pages, 0 fr. 15).

Un communiqué de l'auteur nous explique que :

« Le principe de l'impôt unique et progressif sur le capital constitue une arme dont chacun peut se servir sans risquer d'atteindre son compagnon de lutte. De plus, c'est une question d'intérêt général, et ayant jamais été traitée, il est à regretter que cette brochure ne soit pas répandue à l'éducation et à l'émancipation du prolétariat. »

Le Termite émet des précisions intéressantes sur ce qu'a été l'impôt, ce qu'il est actuellement et sur ce qu'il doit devenir. Cette brochure intéressera surtout ceux qui ont encore un ferme espoir dans les résultats immédiats d'une telle réforme, qui ne peut s'obtenir que par le bulletin de vote et le mandat impératif, parallèlement.

Quant à nous autres, anarchistes de toutes nuances, il nous semble bien qu'importer le socialisme, c'est encore vouloir le conserver et nous désirons surtout sa disparition.

C'est peut-être bien aussi la pensée de Le Termite, mais il voit la voie d'y parvenir, attendant mieux.

II. — Du mot auteur : *La Marseillaise Egalitaire*, chant 0 fr. 05 l'exemplaire.

L'autorité. — Les Bons Riches.

Parlant de notre entretien paru dans le *Libertaire* (3 janvier) au sujet des conceptions spiritualistes-socialistes propagées par le journal *Le Fraternité*, un de ses rédacteurs, Emile Christophe, relevait particulièrement deux phrases enclavées ainsi :

« Mais ils conservent l'autorité malaisante